L'Abeille de la Nouvelle-Orléans.

BUREAUX : rue de Chartres No. 73. NOUVELLE-ORLEANS, LUNDI MATIN, 12 SEPTEMBRE 1892. 66ème Année

Entered at the Post Office at New Orleans, La Second Class Matter.

NOUVELLE-ORLEANS
LUNDI, 12 SEPTEMBRE 1892.

Dufour & Boomer.
Propriétaires-Éditeurs.

PRIX DE L'ABONNEMENT.

ÉDITION QUOTIDIENNE.

Un an	$12 00
Six mois	7 00
Trois mois	4 00
Un mois	1 00

On s'abonne aussi, à la semaine, avec les porteurs.

ÉDITION HEBDOMADAIRE.

Un an	$3 00
Six mois	1 50
Quatre mois	1 00
Trois mois	75

VENTES DE UN JOUR.

Par William Nelson, Constable, à son entrepôt, No 159 rue Lafayette—Un grand lot de ces nos, embrelles, comptoirs, vitrines, etc.

COLOMB, CABOT, COUSIN.

Le *Petit Parisien* nous fait savoir qu'il lui faut revenir sur la découverte du Nouveau-Monde, car, à l'occasion du quatrième centenaire, on nouveau point d'histoire est soulevé chaque jour.

La question qui se pose—ajoute notre confrère—est de savoir si Christophe Colomb a non pas découvert le continent américain, mais qu'il l'a abordé le premier. Il est incontestable, dans tous les cas, qu'il ne découvrit pas l'Amérique en 1492; il débarqua alors dans une des Lucayes, qu'il appela San-Salvador, et n'atteignit le continent américain qu'en 1498. Or, il est non moins certain que Jean Cabot aborda ce continent en 1497, c'est-à-dire un an avant lui.

On assure même, mais sans preuves bien précises, que le Vénitien Cabot fut précédé par le Dieppois Jean Cousin. Celui-ci fut chargé par ses compatriotes, qui supportèrent les frais de l'expédition, de prévenir les Portugais sur les Indes Orientales; mais, entraîné à l'ouest par le gulf-stream, à la hauteur des Açores, il aborda une terre inconnue, à Pembouchure d'un fleuve immense.

De retour à Dieppe, il remit au greffe de l'Amirauté le récit de son expédition, mais ce précieux document disparut avec tant d'autres lorsque le bombardement de la ville par les Anglais allumaient les incendies. On n'en trouve qu'un vestige que dans les "Mémoires chronologiques pour servir à l'histoire de la navigation française," publiés par Desmarets.

On a prétendu qu'un lieutenant de Cousin servit de pilote à Christophe Colomb; ce n'est qu'une conjecture, fort acceptable assurément, mais à l'appui de laquelle on ne produit qu'une simple similitude de nom.

Jean Cabot était un Vénitien établi à Bristol avec sa famille; il persuada au roi Henri VII qu'il était possible de trouver un passage pour la Cathay (n'était alors le nom de la Chine,) par le nord-est de l'Europe. Henri VII, qui se repentait de n'avoir pas accepté en 1488 les offres que Christophe Colomb lui avait fait transmettre par son frère Barthélemi, s'empressa de remettre à Jean Cabot, en mars 1496, une commission l'autorisant, ainsi que ses fils Sébastien et Sanzine, à prendre cinq vaisseaux et à construire à son pavillon toutes les terres qu'il découvrirait. En échange, il lui imposait l'obligation de ramener ses navires au port de Bristol et de lui remettre le cinquième des profits.

Au printemps de 1497, Jean et Sébastien Cabot mirent à la voile. Ils reconnurent, après avoir été arrêtés par les glaces, Terre-Neuve, les côtes de l'Amérique septentrionale depuis le Labrador jusqu'à la Floride et le Canada. Ils revinrent à Bristol avec une riche cargaison et trois sauvages, vivants témoins de leur découverte.

Jean Cabot, qui était non seulement un hardi navigateur, mais encore un savant cosmographe, alt écrit une relation détaillée de son voyage, on tout au moins qu'il ait tenu un journal de son voyage, cela semble infiniment probable; mais il est certain que cette relation aité perdue par suite de négligence, soit détruite par calcul. La seule trace authentique de ce voyage est, on plutôt était, une carte dressée par son fils Sébastien et qui figurait, sous le règne d'Elizabeth, dans la galerie royale de Whitehall. C'est avec cette carte et la courte notice qui l'accompagnait, qu'on a pu, en 1583, publier à Venise le récit de ce ste expédition, récit qui figure, avec des variantes, dans le recueil d'Hakluyt et de Purchch.

Nous en sommes donc réduits à des renseignements de seconde main et voici comment Ledlard les résume :

L'an de grâce 1497, Jean Cabot, Vénitien, et son fils Sébastien, partirent de Bristol avec une flotte anglaise et découvrirent cette terre que personne n'avait encore trouvée; en fait le 24 juin, au point du jour, au matin. Ils l'appelèrent *Prima Vista* (Première Vue), parce que ce fut le premier qu'ils aperçurent de dessus mer. Ils donnèrent à l'île située devant le continent le nom d'Ile Saint Jean, parce qu'ils l'avaient vue pour la toute apparence, le jour de Saint-Jean-Baptiste.

Les habitants de cette île étaient couverts de peaux de bêtes, dont ils se croyaient fort parés. Ils se servaient dans leurs guerres d'arcs, d'arbalètes, de piques, de dards, de massues et de fronde. Ils trouvèrent que ce terrain était bien plus pierreux endroits et portait peu de fruits; mais qu'il était rempli d'ours blancs et de cerfs beaucoup plus grands que ceux d'Europe et qu'il produisait quantité de poissons et de cours de plus de trente pieds, comme des veaux marins et des saum. ns.

Il y trouvèrent des nos de trois pieds de long et beaucoup de ces poissons qu'on appelle "pellett bcoutes." Ils y remarquèrent aussi des pierres des émeraudes et des aigles; mais ce qu'il y a de singulier, c'est qu'ils étaient tous sourds entre que des corbeaux.

Jean Cabot avait découvert l'Amérique mais non le passage pour la Chine; son fils Sébastien organisa une nouvelle expédition au nord-est, à travers la Mer Glaciale, dont le plus important résultat fut l'établissement des premières relations commerciales de l'Angleterre avec Arkhangel.

Ce qui frappe dans ces expéditions entreprises par Christophe Colomb, Cabot et Cousin, c'est la part, en somme très grande, qui revient au hasard dans leurs découvertes.

Christophe Colomb allait à la recherche, non pas d'un nouveau continent, mais d'une route conduisant, à travers l'Atlantique, des côtes occidentales de l'Europe aux côtes orientales de "la terre où naissent les épices" et qu'on appelait alors les Indes. Chercher par l'ouest cette route n'était pas précédemment une idée nouvelle; beaucoup d'autres, notamment Vincent de Beauvais, Albert le Grand, le cardinal Pierre d'Ailly l'avaient eue et l'avaient formulée avant lui.

On peut même dire que ce besoin de découvrir un nouveau passage aux Indes, brisa ad ta monopole commercial que d'aggrégé Venise et du fléair resqui par tous les Etats de ne plus être tributaires de cette République, hantait les cerveaux; elle passionnait, elle obsédait les plus grands esprits du quinzième siècle et aussi les peuples.

Jean Cabot se préoccupa moins de découvrir un nouveau continent,—on peut même affirmer qu'il n'y pensait guère,—que de trouver un passage vers la Chine par le nord-est de l'Europe.

Enfin, s'il est exact que Jean Cousin aborda, en 1488, avant Cabot, avant Christophe Colomb, le continent américain, ce fut parce que le gulf-stream (qu'il appelait un courant inconnu), l'entraînaient de sa route. Parti pour les Indes orientales, il débarqua sur une terre inconnue.

Toutes les grandes découvertes des explorateurs, comme dans les inventions, le hasard n'abdique jamais son droits; il y joue toujours un rôle et, parfois, le premier rôle.

Quant à la découverte de l'Amérique, il est certain que si, en 1492, Christophe Colomb découvrit les Lucayes qu'on n'a pas prétention, en 1493, des petites Antilles, il n'aborda qu'en 1498 le continent américain.

Or, il est non moins certain que Jean Cabot débarqua en 1497 sur cette terre jusqu'alors inconnue qui devait porter le nom d'Amérique Vespuce et qui fulfilt un instant d'appeler Cabotiana.

Enfin, il est fort admissible que Jean Cousin devanga Cabot et Colomb.

Cabot-ci ne vient donc qu'en seconde et plutôt que même qu'en troisième ligne; mais il a pu, et gardé pour lui toute la gloire, en négligeant son voyage dans l'ouest, comme Napoléon y négligea son mariage et prit pour lui seul tous les qu'il devait à leurs mérites.

FEUILLETON.

Belle-Madame.

—PAR—

ALBERT DELPIT.

PREMIÈRE PARTIE.

(Suite.)

Une pâle veilleuse éclaire la chambre.... Voyant sa jeune maîtresse rêver d'angoisse, Mélitte a ouvert la fenêtre: un rayon de lune glisse discrètement entre les tentures écartées, et les deux lueurs se confondent, mêlant un lumbre argenté au front de la petite malade. Mme d'Anglemont est montée après avoir congédié son monde.

—Tu passeras la nuit, Mélitte: laisse dormir cette enfant. Si elle est plus souffrante, tu viendras me chercher.

Puis elle est redescendue, pour rassurer le bon Désiré, qui se lamente et se désole, ne comprenant rien à cet évanouissement subit. Mme d'Anglemont n'est pas en peine de lui expliquer l'événement: les femmes comme celles-là sont toujours d'une rare ingéniosité.

—Ne vous tourmentez pas, mon cher mever..... (quelle jouissance que d'articuler ces trois mots!) Nancy est très sensible.... trop sensible même. Rentrons chez vous. Il ne serait pas séant que vous restassiez plus longtemps. Demain matin, je vous permets de venir afin de prendre des nouvelles....

Il est parti, angoissé malgré ces bonnes paroles. La villa s'est enveloppée d'ombre et de silence, et là-haut, étendue dans son lit, la pauvre créature a retrouvé la douleur avec la connaissance des choses. Oh! comme elle pleure! C'est qu'elle y voit clair maintenant. Sa tante a deviné le secret penchant qui entraîne Nancy vers Jacques. Et froidement, cruellement, cette méchante femme a joué avec ce cœur de dix-huit ans. Elle est si facile à duper, la pauvre petite! Les moindres incidents de cette comédie, se courte et si remplie, se retracent devant son souvenir. Elle juge sa tante, Jacques, elle-même, avec l'effrayante lucidité des natures nerveuses.

Sa tante s'est vengée: pas autre chose: Nancy se rappelle tout. Elle a blessé dans son orgueil cette femme vindicative. Mme d'Anglemont a feint d'oublier et de pardonner; puis, elle a patiemment attendu l'heure de la revanche. Mais comment, elle, elle, Nancy, a-t-elle pu être assez naïve pour croire?.... Hélas! n'est-ce pas toujours naïve quand on aime uniquement, et que c'est le premier amour? Ne voulant de mal à personne, elle était incapable de se méfier. Puis son cœur conspirait contre elle, son pauvre cœur si meurtri, si blessé! Elle aimait Jacques, et s'imaginait qu'il l'aimait également.

Le baiser! Elle sentait encore le baiser de cet homme! Comme il s'était joué d'elle, lui aussi! Quand il l'avait serrée entre ses bras quelques heures auparavant, sa pudeur de vierge ne s'était pas révoltée: elle considérait Jacques comme son fiancé.... Et, à l'idée que cet étranger qui ne lui était rien, qui ne lui serait jamais rien, l'avait enlacée passionnément, un frisson de dégoût la secouait des pieds à la tête. Mais qu'est-ce qu'il pensait d'elle, grand Dieu? Car elle ne doutait plus; jamais le comte d'Orsel n'avait pensé à la choisir pour femme. Il lui faisait la grâce de la trouver belle et l'honneur de la désirer: pas plus. Est-ce qu'avec son nom et sa misère fortune il pouvait s'opérer d'une fille sans le son? Alors, pourquoi cette comédie?

Pourquoi? Hélas! oui, sa tante l'avait leurrée; mais elle, elle Nancy, avait été la première complice. Sûre de son amour pour Jacques, elle avait cru à l'amour de Jacques pour elle. Comme on s'abuse toujours dans le sens où l'on espère, il avait été facile à Mme d'Anglemont de duper l'innocente. Le résultat? La main de Mlle Carlier était promise à M. Rolier. Nancy perdait le fiancé qu'elle aimait, et du même coup se voyait liée au fiancé qui ne lui plaisait pas.....

Elle pleure, elle pleure toujours.... Agenouillée devant le lit, Mélitte presse les mains de la pauvre désolée.

—Mademoiselle, mademoiselle.... du courage!

Du courage? Comment en aurait-elle? Il en faudra cependant pour dire à M. Rolier qu'elle ne l'aime pas, qu'elle ne peut pas l'épouser. Et comment expliquer à cet homme, qu'elle ne connaît pas, l'erreur où elle est tombée? Comment lui dire: "Oh! vous qui demandiez ma main: j'ai cru que c'était un autre. Pour cet autre, je répondais: oui, pour vous, je refuse...." Non, elle n'oserait pas. Mais si elle ne l'ose pas, qu'adviendra-t-il? C'est qu'elle se marierait pas. Alors elle continuerait de vivre à la Germance, sous la férule de cette tante mauvaise et rancunière?

Elle serait condamnée à subir ses méchantes paroles, ses taquineries de toutes les heures? Au contraire, en épousant M. Rolier, Nancy devenait libre. Bien plus, elle devenait riche. Au lieu de bâtir sous le joug de Mme d'Anglemont, la jeune fille prenait sa place dans le monde.... Elle n'aimait pas Désiré? Belle raison! Ne savait-elle pas à présent ce que valent l'amour et les serments des hommes? Il fallait bien qu'elle se marât un jour ou l'autre, à moins qu'elle ne consentît à rester toujours une esclave. Alors pourquoi pas Désiré?

Le pauvre petite ne se rendait pas compte que le sang-froid lui faisait défaut. Le dépit et la crainte en portaient seuls son cœur: dépit de s'être trompée sur le compte d'Orsel; crainte de retomber au pouvoir de sa Jeannette. Après tout, M. Rolier était un brave homme que chacun estimait. Nancy se répétait la phrase prononcée par le général: "Si jamais il y a une Mme Rolier, toutes les femmes pourront l'envier...." Mais ce n'étaient là que des considérations secondaires. Avant tout, la jeune fille voulait devenir libre. Et le mariage lui donnait à la fois la liberté, la fortune, l'indépendance.

Elle ne pleure plus maintenant. Sa nature énergique, amollie un instant par l'amour, se retrouvait tout entière. Elle était bien la fille de son père: courageuse et forte devant le péril. Le premier abattement passé, elle regardait l'avenir avec courage. Elle n'aimait pas Désiré; mais il n'y a pas que l'amour dans la vie. Elle remplirait, du moins, son rôle d'épouse et de mère, si Dieu lui accordait des enfants. Et, sa résolution prise, elle s'endormit apaisée, sinon consolée, bien décidée à remplir son devoir.

Mme d'Anglemont n'était pas sans inquiétude. Quelle mine lui ferait sa nièce à leur première entrevue? Le lendemain de cette nuit douloureuse, vers onze heures, elle frappait à la porte de Nancy. Celle-ci écrivait. En voyant sa tante, la jeune fille se leva, très calme, le visage reposé, elle alla l'embrasser en lui souhaitant le bonjour.

—Hum! pensa la comtesse, elle ne semble pas très émue.

—Je vous demande cinq minutes, et je suis à vous, ma tante, dit Nancy avec un sourire. Je voudrais avant de déjeuner achever cette lettre pour Mme de Gourny.

—Ah! tu écris à.....

—N'est-il pas naturel que ce soit la première personne à qui j'annonce mon mariage?

Mme d'Anglemont ne le pensait pas des yeux. La tranquillité de ce nièce l'intimidait.

—Ou je me suis trompée, ou décidément cette petite est très forte, pensait la comtesse.

Les cinq minutes écoulées, Nancy s'assit à côté de sa tante sur la chaise longue.

—Il faut que je vous remercie, mon Jeannette, dit-elle de sa voix douce. Une mère n'eût pas été plus attentive et plus prudente que vous. Vous voyez que j'ai suivi vos conseils. Soyez remercié que je ne serai pas une ingrate.

Nancy parlait très calme, sans moquerie apparente; une ironie vague perçait à peine sous ce petit discours.

—J'ai fait une *faute!* songea Mme d'Anglemont.

Elle prit en face-à-main pour mieux examiner la jeune fille; et après une longue prise de tabac:

—Comme pas, mais comme bien, s'il te plaît, ma nièce. Il paraît que tu as réfléchi pendant la nuit. Tant mieux! J'imagine pourtant que ce mariage, que tu accepte si vite et si aisément, ne te plaisait guère hier au soir.

—Parfaitement exact, mon Jeannette. Vous souviennent-il de savoir quel petit travail *s'est opéré dans mon esprit?*

—Oh! que vous êtes jolie, mademoiselle!.... Vous savez qu'à Bourbon nous donnons toujours des surnoms aux personnes que nous aimons le plus: n'est-ce pas, mon Jeannette? Vous, mademoiselle, nous ne vous appellerons que *Belle-Madame*.....

FIN DE LA PREMIÈRE PARTIE.

DEUXIÈME PARTIE

II.

Depuis huit jours, M. et Mme Rolier sont partis pour l'Italie. A peine mariée, la cet fut vers le soleil. L'heureux époux de Nancy a loué la plus élégante villa de Bordighera pour y abriter la lune de miel. Et pendant ce temps, la jolie Mélitte, passée au service de sa jeune maîtresse, s'est installée dans cette somptueuse demeure que Désiré possède sur le Prado. Bien contente, la quarteronne, d'avoir quitté la tante pour la nièce! D'abord, de femme de chambre, elle est montée au rang d'intendante. Puis, elle est si douce à se faire obéir, la souriante Nancy! Enfin, en restant à Marseille, Mélitte peut songer à ses amours, à elle. Grave question maintenant qu'elle n'a plus à s'occuper des amours de la jeune fille.

Cette propriété, qu'on appelle à Marseille les Imbergères, a été achetée, il y a trente ans, par le père de Désiré. C'est une sorte de petit château construit au fond d'un parc. Chacun sait, quand les serviteurs sont éloignés, quand nulle oreille indiscrète n'écoute, Pierre Natalis se glisse entre les ombres, par la grille entr'ouverte, et ces êtres charmants se disent leurs chastes tendresses. Mélitte ne connaît pas qu'alors ni la vie, ni la professeur de ses amoureux. Elle le savait pauvre; elle le voyait discret. Son cœur l'avait entraînée vers lui dès le premier jour. Mais, quand elle apprit ce qu'il était, quelle digne et courageuse existence il avait menée, le sentiment qu'elle éprouvait se changea vite en adoration.

Pierre était le fils d'un petit instituteur de la campagne provençale. Le père, ambitieux pour cet enfant de ses vieillesses, mis ses dernières ressources à lui procurer l'éducation d'un bourgeois riche. Tant de sacrifices ne devaient être perdus: tout de suite, l'adolescent monta dépêché à travailler. Il achevait à peine de conquérir les diplômes quand l'instituteur mourut. Qu'allait devenir l'orphelin? Une seule carrière lui plaisait: celle d'homme de lettres. Il rêvait d'être poète, espérant immortaliser le nom qui lui avait été légué par son brave homme de père. Amère folie, lorsqu'on n'a pas le sou et qu'il faut gagner son pain! Mais quand serait-on fou, dans ces jeunes ans? La pauvreté, la désillusion, Pierre accepta tout. L'homme dont le cœur eut meublé de pensées hautes se résigna aisément à mâcher de la mâche. Cette mâche ne dura pas trop longtemps: un heureux hasard fit entrer le jeune poète dans un grand journal de Marseille; l'existence quotidienne était assurée.

Jusqu'au moment où il rencontra Mélitte, Pierre ne vécut que pour son art. Puis, il connut la jeune fille, et s'éprit d'elle. Fréquemment, pendant ses nuits de fécond travail, il avait rêvé qu'un jour l'inconnue qu'il aimerait plus tard. Il la chantait, cette muse encore ignorée, en des vers qu'il cachait avec jalousie aux indifférents. Les vraie artistes sont ainsi: ils portent en eux un idéal, de quelque chose qui leur ressemble, qu'ils leur songes. Le plus souvent, hélas! ils ne le rencontrent sur leur chemin. Lorsque leur cœur se prend, en celle qu'ils rencontrent, ils adorent surtout celles qu'ils ont rêvée. Le vulgaire ne comprend pas ces passions violentes soudainement allumées dans le cœur des êtres en apparence qui vivent surtout par l'imagination. Il dit: "Tant d'amour pour une si médiocre séductrice!" C'est que le poète ne voit pas en maîtresse telle qu'elle est, mais telle qu'il voudrait qu'elle fût. Qu'importe que le bonheur goûté n'est-il pas le même? Certes, car un bonheur n'est jamais absolu, mais toujours relatif à la conception que nous en avons formée.

Mélitte était assez belle pour inspirer un caprice sensuel; et Pierre, assez jeune pour que ce caprice devînt amour et le cœur. Elle était quarteronne? Eh! le savait-il? Il fallait le regard exercé d'un créole pour reconnaître l'origine aux yeux et aux ongles. Et Mélitte elle-même? Elle ne l'ignorait point. Elle avait été élevée comme une enfant gâtée dans l'ignorance de ses origines. Les jeunes gens s'asseyaient sur un banc l'un près de l'autre, et s'aimaient chastement dans l'ombre protectrice. Pas une seule pensée sensuelle. Quand elle lui tendait ses lèvres fraîches, il imprimait silencieusement des baisers ardents son corps. Et leurs caresses continuaient, si du moins c'était une caresse que ce monologue d'un poète devant pas à pas son Pénélope. Mais jeune fille au niveau de la science.

Le crépuscule tombait, et un de ces mystères qui confondent les physiologistes. Quand le quarteron ou l'octavon sont doués, ils produisent des êtres extraordinaires. Mélitte ne pouvait en devenir un: son instruction primitive était demeurée rudimentaire. Du moins, elle se formait peu à peu, arrivant par degrés à la compréhension d'un langage si nouveau pour elle. Un poète! D'abord ce moi ne lui disait rien. Puis, quand Pierre lui parla d'un grand poète de Bourbon, son pays à elle, quand il lui récita les magnifiques vers de Leconte de Lisle, la quarteronne frémissa d'admiration.

Elle y sentait l'âme de sa terre natale, l'âme des ruisseaux et des arbres: elle y buvait des pensées, des rêveries, des souvenirs, des rêves que fermant les yeux, la jeune fille revoyait les paysages d'eux à son cœur. Et, si elle ne goûtait pas encore la marmoréenne beauté de la forme, de même elle subissait le charme physique des strophes endormées. Instinctivement musicienne comme ceux de sa race, elle se laissait bercer par cette mélodie. Puis, lentement, quand Pierre l'eut initiée à la splendeur des rimes, à la majesté des nombres, à l'harmonie des syllabes, cette admiration s'augmenta d'une sorte de respect religieux.

Et son amoureux était un de ces êtres rares! Ce fut une jouissance pour son cœur beaucoup plus que pour son orgueil, car elle n'était pas assez compliquée pour mettre de la vanité dans le sentiment. Ainsi lui échut la plus grande joie qu'elle eût encore goûtée. Un soir, Pierre lui dit:

Vous ne douterez jamais de moi, quoi qu'il arrive?

Elle se réfugia dans les bras de Natalis avec une confiance d'enfant gâtée.

—Merci, murmura-t-il.

Puis, après un silence:

—Il faut que je parte pour Paris.

Pour Paris! Elle ne prononça pas un mot. Si Pierre partait de partir, c'est qu'il le fallait.... Peut-être n'aurait-il pas révélé ce gros secret qu'il cachait depuis six semaines; mais il sentit tant l'angoisse dans la silence de qui l'avait surtout par l'imagination. Il dit: "Tant d'amour pour une si médiocre séductrice!" C'est que le poète ne voit pas en maîtresse telle qu'elle est, mais telle qu'il voudrait qu'elle fût. Qu'importe que le bonheur goûté n'est-il pas le même? Certes, car un bonheur n'est jamais absolu, mais toujours relatif à la conception que nous en avons formée.

Mélitte était assez belle pour inspirer un caprice sensuel; et Pierre, assez jeune pour que ce caprice devînt amour et le cœur. Elle était quarteronne? Eh! le savait-il? Il fallait le regard exercé d'un créole pour reconnaître l'origine aux yeux et aux ongles. Et elle-même? Elle ne l'ignorait point. Elle avait été élevée comme une enfant gâtée dans l'ignorance de ses origines. Les jeunes gens s'asseyaient sur un banc l'un près de l'autre, et s'aimaient chastement dans l'ombre protectrice. Pas une seule pensée sensuelle. Quand elle lui tendait ses lèvres fraîches, il imprimait silencieusement des baisers ardents sur son corps. Et leurs caresses continuaient, si du moins c'était une caresse que ce monologue d'un poète devant pas à pas son Pénélope. Mais jeune fille au niveau de la science.

Le crépuscule tombait, et un de ces mystères qui confondent les physiologistes. Quand le quarteron ou l'octavon sont doués, ils produisent des êtres extraordinaires. Mélitte ne pouvait en devenir un: son instruction primitive était demeurée rudimentaire. Du moins, elle se formait peu à peu, arrivant par degrés à la compréhension d'un langage si nouveau pour elle. Un poète! D'abord ce mot ne lui disait rien. Puis, quand Pierre lui parla d'un grand poète de Bourbon, son pays à elle, quand il lui récita les magnifiques vers de Leconte de Lisle, la quarteronne frémissa d'admiration.

Elle y sentait l'âme de sa terre natale, l'âme des ruisseaux et des arbres: elle y buvait des pensées, des rêveries, des souvenirs, des rêves que fermant les yeux, la jeune fille revoyait les paysages d'eux à son cœur. Et, si elle ne goûtait pas encore la marmoréenne beauté de la forme, de même elle subissait le charme physique des strophes endormées. Instinctivement musicienne comme ceux de sa race, elle se laissait bercer par cette mélodie. Puis, lentement, quand Pierre l'eut initiée à la splendeur des rimes, à la majesté des nombres, à l'harmonie des syllabes, cette admiration s'augmenta d'une sorte de respect religieux.

Et son amoureux était un de ces êtres rares! Ce fut une jouissance pour son cœur beaucoup plus que pour son orgueil, car elle n'était pas assez compliquée pour mettre de la vanité dans le sentiment. Ainsi lui échut la plus grande joie qu'elle eût encore goûtée. Un soir, Pierre lui dit:

Vous ne douterez jamais de moi, quoi qu'il arrive?

Elle se réfugia dans les bras de Natalis avec une confiance d'enfant gâtée.

—Merci, murmura-t-il.

Puis, après un silence:

—Il faut que je parte pour Paris.

Pour Paris! Elle ne prononça pas un mot. Si Pierre partait de partir, c'est qu'il le fallait.... Peut-être n'aurait-il pas révélé ce gros secret qu'il cachait depuis six semaines; mais il sentit tant l'angoisse dans le